

LA CLINIQUE DU TRAVAIL ENTRE VULNÉRABILITÉ ET DOMINATION

Christophe Dejours

in Yves Clot et Dominique Lhuillier *Travail et santé*

ères | *Clinique du travail*

2010
pages 125 à 144

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/travail-et-sante---page-125.htm>

Pour citer cet article :

Dejours Christophe , « La clinique du travail entre vulnérabilité et domination » , *in* Yves Clot et Dominique Lhuillier *Travail et santé*
ères « Clinique du travail », 2010 p. 125-144.

Distribution électronique Cairn.info pour ères.

© ères. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

II Travail et santé

La clinique du travail entre vulnérabilité et domination

Christophe Dejours

Pour parler de « la clinique du travail entre vulnérabilité (donc du côté du sujet) et domination (du côté de la société) », je souhaite développer ce qu'implique pour la clinique du travail de tenir compte de la psychanalyse ; et ce que signifie l'expression « s'appuyer sur une théorie sociale » qui tient compte de la domination.

Je voudrais aussi dégager ce qui, de mon point de vue, constitue l'apport spécifique de la clinique du travail à la psychopathologie conventionnelle d'un côté, aux sciences du travail de l'autre.

L'approche conventionnelle *en clinique* s'efforce d'extraire de l'analyse des maladies mentales des connaissances sur l'être humain qui s'appliquent ensuite aussi bien aux malades qu'aux gens bien portants. Ce qu'elle gagne de ce côté, c'est-à-dire du côté de la connaissance de l'individu, se solde par une difficulté, voire par une réticence, à penser les incidences de la domination sur la vie mentale. Par domination, j'entends ici celle des hommes sur les femmes, la domination des adultes sur les enfants et la domination des hommes sur d'autres hommes avec entre les deux, évidemment, le travail comme enjeu fondamental de la domination.

À l'inverse, les *sciences sociales* s'efforcent d'extraire de l'analyse des situations de travail des connaissances sur la construction des rapports sociaux et de la domination. Le travail est certainement un opérateur d'intelligibilité de la construction des rapports de domination, mais cette recherche se fait souvent au détriment, voire carrément au prix d'une méconnaissance de ce qui préoccupe tous les êtres humains qui travaillent, à savoir : la sexualité, l'amour et la lutte contre la maladie, en particulier la maladie mentale.

La clinique du travail, quant à elle, n'est pas seulement une théorie, c'est aussi une praxis. Son action, la pratique clinique sur le terrain, a des incidences sur l'évolution de la condition humaine et sur les contraintes de travail. De sorte que le clinicien est conduit *volens nolens* à naviguer constamment entre ces deux écueils que sont la vulnérabilité psychique fondamentale des êtres humains et le déchaînement des rapports de domination. Ce double écueil, tous les cliniciens du travail, je crois, en font l'expérience, et c'est cet écueil qui fait de notre pratique un métier difficile. Si l'on voulait plagier Freud, on pourrait dire que c'est ce qui en fait un métier impossible.

Mais, ce double écueil, il n'y a pas que le clinicien à l'affronter. Ces hommes et surtout ces femmes, qui tout en travaillant, font des efforts à la fois pour éviter les maladies mentales et pour endurer les rapports de domination, sont aussi confrontés à cette double contrainte. C'est-à-dire qu'ils sont obligés, eux aussi, et pas seulement les cliniciens, de faire effort pour conjurer les deux dimensions de l'aliénation que Stéphane Haber a remises à l'ordre du jour dans un livre récent : *L'aliénation* (Haber, 2007). L'aliénation, pour Haber, est l'aliénation au sens psychiatrique du terme et au sens politico-économique ; ou encore l'aliénation au sens de Pinel, le psychiatre du *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale* (Pinel, 1800), et l'aliénation au sens de Marx, que citait aussi Bernard Doray, celui des *Manuscrits parisiens* (Marx, 1844b).

La lutte contre les deux dimensions de l'aliénation s'inscrit, me semble-t-il, dans une empoignade avec le travail en vue de subvertir ce qu'il contient comme menace d'aliénation afin de le mettre, au contraire, au service de l'émancipation.

Les hommes et les femmes qui réussissent dans cet effort, d'où tiennent-ils donc les ressources nécessaires à cette lutte ? Il me semble que dans la métapsychologie freudienne, il y a avec le concept de sublimation, plusieurs fois évoqué par Guy Jobert, les ressorts subjectifs de l'émancipation. Du moins est-ce de cette analyse que je propose de donner les principales balises, nonobstant ce fait que la clinique du travail, sous l'éclairage de la psychodynamique du travail, apporte aussi quelques contributions intéressantes à la théorie de la sublimation, en particulier grâce à la psychodynamique de la reconnaissance au travail.

Mais avant d'en venir à la sublimation *stricto sensu*, il faut souligner que ce concept n'est pas premier dans l'œuvre de Freud. La notion de sublimation est dérivée de la théorie de la sexualité. Au principe de toutes les conduites humaines, la psychanalyse place donc la sexualité. Qu'est-ce que signifie, pour nous, dans la clinique du travail, ce terme de sexualité ? La sexualité en tant qu'elle est indissolublement associée à l'inconscient refoulé est inscrite dans le moi sur le mode de l'*étranger* ; terme important pour justement discuter la dimension de la dépossession qui est spécifique de l'aliénation. « Le moi, dit Freud en 1917, n'est pas maître en sa demeure. »

Que la sexualité vienne à l'enfant par le truchement d'une séduction par l'adulte, c'est ce qui permet de comprendre comment se forme l'*inconscient sexuel* refoulé, dans la lecture de l'œuvre de Freud soutenue par Jean Laplanche (1987).

Faute de pouvoir ici reprendre la genèse dudit inconscient sexuel, on peut tout de même souligner que cet inconscient se fait connaître au moi sous trois auspices – c'est évidemment

schématique, mais c'est une manière, disons un peu commode, d'introduire la discussion : *le conflit*, l'inconscient génère un conflit dans le moi ; *l'inaccomplissement*, c'est-à-dire l'insatisfaction ou la frustration de la sexualité ou des motions pulsionnelles, comme on dit plus techniquement ; *le développement* que le sexuel impose au moi et plus généralement à l'appareil psychique.

Le *conflit* avec l'inconscient *sexuel* refoulé fait naître dans le moi une menace de rupture venant de l'intérieur, sous l'effet de l'excès d'excitation ou du déchaînement du sexuel, qui peut conduire à la déstabilisation ou à l'éclatement du moi. Pour la psychanalyse, le premier et principal danger pour la santé mentale vient donc de l'intérieur et non de l'extérieur. Si l'extérieur peut pourtant être impliqué, à son tour, dans la déstabilisation du moi, c'est dans la mesure où il contribue à activer le danger interne (en « chauffant » l'inconscient), ou à faire obstacle aux solutions qu'impliquerait le traitement bien tempéré de ces motions sexuelles venues de l'inconscient. Tenir compte de la sexualité et de l'inconscient c'est, pour la clinique du travail, soutenir une théorie du sujet où l'individu est en conflit avec soi-même, ce que, me semble-t-il, toutes les autres approches, toutes les autres théories laissent délibérément de côté.

Le deuxième point, c'est *l'inaccomplissement*. Pourquoi introduire cette notion ? C'est que, pour maintenir sa cohésion, le moi se voit conduit *nolens volens* à se refuser à certaines « tentations ». Il lui faut, en quelque sorte, brider certains jeux du sexuel, il lui faut s'en défendre. C'est le terme clé de Freud. Le moi se voit conduit à s'autolimiter et à s'imposer des frustrations, voire un renoncement ou un sacrifice, à s'aliéner une partie de soi, pour assurer la pérennité de la majeure partie du moi. Telle est, pour tout être humain, la formule de « l'économie » pulsionnelle. Donc, un sujet non seulement en conflit avec lui-même, c'est-à-dire angoissé, mais un sujet qui se limite par rapport à ses élans ou par rapport à ses passions.

Enfin, la troisième dimension, c'est le *développement*. Le sexuel, même s'il vient à l'enfant de l'extérieur, par l'adulte, devient dans un deuxième temps interne, non seulement au plan topique, mais par le truchement du corps. Le sexuel s'incarne. C'est le concept d'*implantation* dans la théorie de Laplanche ou aussi la notion de *subversion libidinale* dans la théorie du corps. Ce sexuel est fondamentalement – c'est un point important – un sexuel infantile, ce qui a beaucoup d'implications, parmi lesquelles je soulignerai qu'il prend la forme des pulsions dites partielles, associées à la mise en action des zones érogènes du corps. Or, la pulsion, selon Freud, est définie comme « représentant psychique des stimuli issus de l'intérieur du corps, et parvenant à l'âme comme une mesure de l'exigence de *travail* qui est imposé à l'animique » – ou à l'appareil psychique si l'on préfère – « par suite de sa corrélation avec le corps » (Freud, 1915). L'important dans cette conception et dans cette définition de la pulsion, c'est l'occurrence du terme « travail ». Fondamentalement, le pulsionnel et le sexuel se traduisent par une exigence de travail. Or, on peut montrer, à partir de la suite du texte de Freud, que cette exigence de travail est toujours vectorisée vers le développement de l'appareil psychique, vers l'architecturation, pourrait-on dire, du psychisme. Le développement, ou le progrès – les deux termes sont utilisés par Freud dans cette perspective – ne serait pas seulement une conséquence de l'installation de l'inconscient sexuel dans l'appareil psychique, il serait une condition de l'être psychique, au double sens de condition *sine qua non* (c'est-à-dire se développer ou tomber malade), et de condition existentielle de l'être humain. Un sujet donc contraint à accomplir un travail sur soi, d'abord orienté vers le développement, lequel connote d'emblée la dimension de la santé.

La sexualité donc signifie pour nous : l'étranger à l'intérieur de soi, la frustration ou l'inaccomplissement de la satisfaction

sexuelle, et une exigence de travail qui est aussi exigence de développement.

Vient alors la question du destin de ces pulsions. Évidemment au bout de ce destin, on va retrouver la question du travail. Surgit alors le problème des « destins » de pulsions que l'on peut aussi désigner plus trivialement sous le nom de modes de défense contre les pulsions, comme l'écrit Freud, dans la mesure où ce qui est examiné au chapitre des destins de pulsions, c'est cette part des pulsions (des pulsions partielles, en particulier) qui, précisément, ne peut pas trouver de satisfaction directe dans la vie érotique. Ces résidus pulsionnels, faute de décharge convenable, pousseront le moi, inmanquablement, vers la maladie mentale ou vers la mort, s'il n'y a pas de défenses efficaces pour s'interposer dans cette évolution. Les défenses, Freud en évoque quatre dans ce texte de 1915 : le renversement en son contraire, le retournement sur la personne propre, le refoulement et, évidemment, la sublimation.

Dans la pensée de Freud, les trois premiers destins pulsionnels préservent à la pulsion sa dimension proprement érotique ou proprement sexuelle, sensuelle même. En revanche, le quatrième destin de pulsion, la sublimation, introduit une véritable rupture dans l'ordre érotique, que Freud désigne sous le nom de déssexualisation de la pulsion ou encore par *Befriedigungsverzicht*, c'est-à-dire le renoncement à la satisfaction pulsionnelle. Rupture donc dans un premier temps qui permet d'établir, dans un deuxième temps, une nouvelle continuité avec la société et les valeurs, entre la pulsion – l'origine pulsionnelle inconsciente – et la société et les valeurs : c'est ce que Freud désigne par « activité socialement valorisée ». Donc un pont jeté en quelque sorte entre l'ordre individuel de l'inconscient et de la pulsion d'un côté, et l'ordre social de l'autre.

La sublimation définit de ce fait un deuxième champ de l'économie sexuelle dans lequel l'accomplissement de soi,

comme accomplissement du potentiel de développement de la pulsion, passe par une activité. « C'est une certaine espèce de modification du but et de changement de l'objet, dans laquelle notre échelle de valeurs sociales [ce sont les termes de Freud] entre en ligne de compte, que nous distinguons sous le nom de sublimation. » Mais Freud est prudent sur ce que l'on peut attendre de ce deuxième champ ouvert à l'économie sexuelle : « Une autre technique de défense contre la souffrance se sert de déplacement de libido [...]. La sublimation prête ici son aide. On obtient le maximum si on s'entend à élever suffisamment le gain de plaisir provenant des sources du travail psychique et intellectuel. Le destin a alors peu de prise sur nous. Les satisfactions de cette sorte telles que la joie de l'artiste à créer, à donner corps aux formations de sa fantaisie, celle du chercheur à résoudre des problèmes et reconnaître la vérité ont une qualité particulière [...]. Mais la faiblesse de cette méthode – la sublimation – réside en cela qu'elle n'est pas d'une utilisation générale, qu'elle n'est accessible qu'à peu d'hommes [...]. Il n'est pas possible d'apprécier de façon suffisante dans le cadre d'une vue d'ensemble succincte la significativité du travail pour l'économie de la libido. Aucune autre technique pour conduire sa vie ne lie aussi solidement [ne crée de liens aussi solides entre] – l'individu et la réalité, que l'accent mis sur le travail, qui l'insère dans la communauté humaine. La possibilité de déplacer une forte proportion de composantes libidinales, composantes narcissiques, agressives et même érotiques, sur le travail professionnel et sur les relations humaines qui s'y rattachent confèrent à celui-ci [c'est-à-dire à ce processus de sublimation] une valeur qui ne le cède en rien à son indispensabilité pour chacun, aux fins d'affirmer et de justifier son existence dans la société. L'activité professionnelle procure une satisfaction particulière quand elle est librement choisie, tant qu'elle permet de rendre utilisables par sublimation des penchants

existants, des motions pulsionnelles, poursuivies ou constitutionnellement renforcées. Et cependant le travail, en tant que voie vers le bonheur est peu apprécié par les hommes. On ne s'y presse pas comme vers d'autres possibilités de satisfaction. La grande majorité des hommes ne travaillent que poussés par la nécessité, et de cette naturelle aversion pour le travail qu'ont les hommes découlent les problèmes sociaux les plus ardues » (*Malaise dans la culture*, 1929).

La question soulevée ici est celle des rapports entre sublimation et travail. Freud marque, vous l'avez compris, une hésitation. Dans le début de la note, il indique que rien d'autre que le travail n'insère l'être humain plus sûrement dans un morceau de la réalité de la communauté humaine. Et il parle à ce propos de déplacement de la libido sur le travail professionnel, et sur les relations humaines qui s'y rattachent. Mais à la fin de la note, il tranche plutôt en faveur de l'aversion foncière des hommes pour le travail. C'est cela que je voudrais remettre en discussion autour du thème « sublimation et travail ordinaire ». Cette contradiction qui est dans le texte de Freud ne l'intéresse pas tellement, comme, d'une façon générale, l'intéresse peu le travail ordinaire. Pour évaluer les tenants et aboutissants de cette contradiction, il faudrait en effet s'intéresser au travail *stricto sensu*, c'est-à-dire à l'activité ou encore au « travailler ». On peut alors se rendre compte que bien des tâches, même jugées de loin comme de peu de prix, d'intérêt ou de prestige, impliquent en fait un rapport de véritable continuité entre le corps et la matière, l'outil, voire l'objet technique, qui s'apparente à la sublimation.

Le corps en cause ici n'est pas le corps biologique – en allemand *Körper* – mais le corps qu'on habite, le corps qui s'éprouve soi-même sur le mode de l'expérience subjective, le corps vécu en somme, *der Leib*, plus proche du corps chez Merleau-Ponty, si l'on se réfère à la phénoménologie, ou du corps qu'on quali-

fiera plutôt de « corps érotique », si l'on veut rester plus à proximité de la métapsychologie freudienne. Ce rapport donc intime, entre le corps érotique et la matière à travailler, est nécessaire dans de très nombreuses tâches pour gérer l'écart qui s'inscrit inévitablement entre le prescrit (la tâche) et l'effectif (l'activité), écart qui constitue la découverte fondamentale de l'ergonomie, et pour faire face à ce qu'on appelle le réel, c'est-à-dire à la résistance que le monde oppose inlassablement à la maîtrise technique.

Le « travailler », ou ce que l'on conviendra de désigner comme le « travail vivant », pour reprendre encore un terme de Marx, passe par la formation d'habiletés individuelles, et on le verra aussi, par la formation de compétences collectives qui doivent bel et bien être inventées, découvertes et appropriées par les travailleurs ensemble et par chaque travailleur lui-même. Le travail vivant est avant tout porté par cette intelligence qui n'est pas seulement cognition, mais dont le génie inventif est conféré précisément par le corps : par l'expérience et la connaissance par le corps, de la matière ou de l'objet technique, par ce corps qui palpe le monde, en même temps qu'il s'éprouve et se révèle à soi-même, détail important évidemment, au regard de la sublimation. Cette intelligence, on conviendra aussi de la désigner par le terme de « métier » pour reprendre Aristote ou par celui d'ingéniosité pour parler un langage plus contemporain.

Les habiletés, les compétences sont au cœur de tout travail de métier qu'on aurait bien tort de réduire au travail artisanal, car on le trouve partout où se trouve soulevée la question de la qualité de la production d'un bien ou d'un service. C'est vrai dans les tâches les plus raffinées, considérées à juste titre ou à mauvais escient comme le travail le plus intellectuel. Je pense par exemple au travail de négociation commerciale qui implique pour les négociateurs un rapport direct avec les politiques, c'est-à-dire les responsables et les élus municipaux ou régionaux. Et du

coup, les habiletés de travail qu'il faut à ces négociateurs vont jusqu'au flair politique : flair du politique et des politiques, c'est-à-dire qu'il leur faut savoir flairer comment les choses vont évoluer, pour arriver à négocier un compromis. Il n'y a pas ici de modes opératoires prescrits sur procédure, il faut sentir la relation et son évolution avec son corps. La mobilisation de cette intelligence au travail relève bel et bien du génie propre à la sublimation. Or cette sublimation, qui est au rendez-vous de la qualité dans la production, s'avère finalement une potentialité, contrairement à ce qu'en dit Freud, assez largement répandue, même si c'est inégalement parmi les hommes, aussi souvent que la qualité est l'objectif à atteindre. Dans le travail agricole, comme dans le travail industriel, dans le travail de service comme dans le travail domestique.

Reconnaissons donc ici la possibilité d'une sublimation fréquente dans le mode ordinaire. On pourrait lui réserver le nom de « sublimation ordinaire », c'est le moins qu'elle mérite. On pourra alors lui opposer, pour faire droit à la mise en garde de Freud, une sublimation plus rare, celle qu'il identifie chez l'artiste ou chez le chercheur scientifique. Chez certains d'entre eux se nouent, à l'occasion du travail, des relations plus complexes avec la question de l'idéal et des valeurs, avec le narcissisme et l'amour de soi, mais aussi avec la tradition et avec la culture qui font véritablement partie intégrante des références inséparables de cette activité dite « socialement valorisée » qui caractérise la sublimation. À cette sublimation, on pourra alors réserver le qualificatif de « sublimation extraordinaire », celle des *grosse Männer*, comme dit Freud, à propos de Moïse : « Le poète, le peintre, les mathématiciens, les physiciens, Moïse, Goethe, Léonard [de Vinci] et Beethoven. »

L'intelligence au pluriel

Mais le travail n'est pas seulement une activité individuelle ou solipsiste entre le sujet ou son corps et la matière ou l'objet technique. Il implique aussi, très souvent, un ensemble de relations assez complexes pour aboutir à la formation de *compétences collectives*. C'est un point important : les compétences collectives qui rendent possible le « travailler » ensemble dans ce qu'on appelle collectif de travail, équipe, voire équipage, etc., ne sont pas données de l'extérieur. On retrouve au niveau du travail collectif le même décalage entre le prescrit et l'effectif dont il était question à propos du « travailler » individuel. Au niveau collectif, l'écart se situe entre l'organisation du travail prescrite et l'organisation du travail effective, entre la *coordination* et la *coopération*. La coopération passe par la mobilisation de ressources subtiles chez les travailleurs, dont le cœur est constitué par ce qu'on appelle « espace de délibération » entre les partenaires d'un collectif de coopération. De sorte que la coopération, en fin de compte, passe par la formation d'accords et de règles de travail qui s'opposent et se substituent aux ordres formels qui sont contenus dans la coordination.

Entre les deux se trouve cet espace où se déploie « l'activité déontique » ou activité de production de règles. Et il convient ici de souligner que la coopération, aussi bien horizontale que verticale, se forme toujours dans une lutte *contre* la coordination qui est toujours aussi un dispositif de domination. Il faut ensuite qualifier cette lutte « contre ». Elle a cette caractéristique très particulière, de ne pas être une lutte « contre » allant jusqu'à détruire la coordination. Elle est bien plutôt orientée vers la recherche du compromis.

Pourquoi insister sur ce décalage entre coordination et coopération ? Parce que précisément, ce décalage implique une forme d'intelligence différente de l'ingéniosité. L'invention et le pouvoir de développer une activité déontique reposent sur une

intelligence plus proche de la *phronèsis* (la sagesse pratique), qui est requise dans le registre de l'action, que de la *mêtis* convoquée dans le registre de la production, selon les classiques. Mais cette intelligence délibérative, qui est au principe de l'activité déontique, repose aussi sur un désir d'agir, un désir de travailler ensemble, qui pourrait bien être le *primum movens* de la sublimation pulsionnelle dont on cherche à repérer les avatars dans le travail ordinaire.

Alors à un degré de plus, cet investissement pulsionnel dans l'ingéniosité et dans la sagesse pratique, ce changement que Freud qualifie de changement d'objet et de changement de but aussi de la pulsion, passe par le renoncement à la satisfaction sexuelle. Freud le précise dans de multiples textes. Le renoncement pulsionnel ou le sacrifice de la pulsion ne va jamais sans contrepartie, sans « dédommagement » – c'est le terme que préfère Freud – pour le sacrifice de la pulsion.

En quoi consiste donc ce dédommagement qui compense le renoncement ? La clinique du travail l'identifie de façon précise dans cette fameuse attente de reconnaissance. En échange de cette contribution qui va chercher son principe dans le sexuel, le pulsionnel et l'inconscient, le sujet qui travaille attend une rétribution – on pourrait dire un dédommagement – sous la forme de la reconnaissance. L'investigation clinique de cette reconnaissance montre qu'elle passe par des jugements portant sur l'*utilité* économique, technique ou sociale de la contribution d'une part, et sur la *beauté*, c'est-à-dire sur la conformité du travail avec les règles de l'art d'autre part. Ainsi la notion d'activité socialement valorisée prend-elle sa forme concrète à travers les deux termes, les deux formes de jugement sur la reconnaissance du travail bien fait. Si tant est que le pôle subjectif de la sublimation soit dans le sexuel, son pôle social passerait par l'épreuve spécifique des deux jugements de reconnaissance. Expliciter ainsi le pôle social de la sublimation dans le travail ordinaire, c'est indiquer du même coup

que la qualité des rapports de coopération joue un rôle majeur dans le succès de la sublimation. Cela n'est pas dans Freud, mais c'est dans la clinique du travail.

Il est facile de montrer par ailleurs que la reconnaissance en tant que dédommagement pour le renoncement sexuel profite essentiellement à l'accroissement de l'identité, à l'accroissement de la subjectivité, qui sont au fondement de la santé mentale et en constituent même l'armature. De sorte que la sublimation ordinaire, comme extraordinaire, pourrait bien finalement jouer un rôle à part entière dans la lutte pour la santé mentale. C'est ce qu'on essaye de discuter en clinique du travail sous le nom de « centralité du travail » à l'égard de la santé. Ce rôle du travail à l'égard de la sublimation est-il seulement contingent ou est-il fondamental dans la lutte contre l'aliénation ? Mon point de vue, c'est que précisément la sublimation, même la sublimation ordinaire, joue un rôle fondamental dans la lutte à la fois contre l'aliénation au travail et contre l'aliénation mentale.

Il y a deux sphères qui s'offrent à l'accomplissement de soi : le champ érotique et sexuel qui passe par l'amour ; le champ social qui passe par le travail et par la reconnaissance. Or la clinique montre que beaucoup d'êtres humains jouissent de piètres satisfactions dans le registre intime de l'amour. C'est alors essentiellement par le truchement du travail et de la reconnaissance qu'ils parviennent à stabiliser, voire à accroître, leur identité et à échapper ainsi au risque de l'aliénation et de la maladie mentale. On le voit bien, me semble-t-il, dans les incidences du chômage de longue durée sur la santé des jeunes gens aussi bien que chez les personnes âgées. La clinique du travail plaide – c'est la conclusion – pour la place fondamentale des rapports de coopération dans la construction de la santé, pour la place qui revient à ces rapports de coopération dans la dynamique même de la sublimation. La santé individuelle ne dépend pas que de soi. Elle dépend de la dynamique de la coopération et de la reconnaissance.

La sublimation entre aliénation et émancipation

La sublimation, dans cette perspective, est donc toujours placée sous le signe de la lutte, car son théâtre, le travail, est traversé de part en part par la domination et par les rapports de genre. La sublimation est en lutte contre la domination et elle s'inscrit *nolens volens* dans la lutte pour l'émancipation. Or, le terme de cette lutte n'est pas déterminé, en dernier ressort, par l'origine pulsionnelle de la sublimation, c'est-à-dire par le facteur individuel, mais bien par l'évolution des rapports sociaux de travail. La domination se concrétise souvent par une volonté délibérée de l'organisation du travail et du gouvernement d'entreprise de limiter précisément, autant que faire se peut, l'espace accordé aux jeux individuels et collectifs de la sublimation. Au point que certaines organisations du travail encadrent parfois les tâches par un contrôle tel qu'elles méritent d'être qualifiées d'organisations du travail antisublimateurs. C'est le cas de l'Organisation scientifique du travail, du taylorisme, du fordisme, et plus généralement du travail répétitif sous contrainte de temps. Dans ces cas où la sublimation est quasi impossible, le risque est grand pour la santé mentale des travailleurs. S'ils échappent à la décompensation psychopathologique, c'est dans la mesure où ils usent d'autres défenses, justement, que la sublimation, en particulier la répression pulsionnelle, identifiée il y a déjà bon nombre d'années. En ce point précis, il faudrait procéder à une analyse comparative des différentes défenses au regard de la santé. En effet, si la sublimation peut être tenue pour une défense, dans la mesure où Freud suggère que tout destin de pulsion est aussi une défense, elle occupe malgré tout, parmi toutes les défenses, une place bien particulière. Elle est la seule qui ne se joue pas au détriment du moi, mais au profit de son accroissement. C'est pourquoi la qualification de défense ne convient pas parfaitement pour carac-

tériser la sublimation. C'est plutôt le contraire pour la répression pulsionnelle qui se joue, elle, au détriment du patrimoine pulsionnel, et qui mutilé le moi. Son procédé c'est l'auto-accélération pour engourdir la conscience de soi ; il conduit en bout de course à un risque accru d'aliénation dont l'expression la plus dure se manifeste sous une forme insolite, dans la mesure où au lieu d'une maladie mentale, le risque est bien plutôt celui d'une décompensation somatique, dont les troubles musculo-squelettiques sont une des manifestations les plus bruyantes aujourd'hui. Si la répression pulsionnelle permet de conjurer la maladie mentale, en revanche, elle contribue de façon tragique à l'enfermement dans une aliénation désubjectivante avec un risque accru de maladies du corps.

À trop brider l'espace de la sublimation, l'entreprise, malgré tout, finit par se priver de l'ingéniosité. L'excès de domination se paye alors d'effets contre-productifs en termes de défauts de qualité. C'est précisément pour faire face à cette contradiction du système Taylor que le système japonais a introduit des cercles de contrôle de qualité et des primes à l'ingéniosité dont les succès ont eu dans les années 1980, le retentissement que l'on sait ... Il est intéressant de comprendre comment se joue cette relation entre sublimation et cercle de contrôle de qualité. Chez Toyota et au Japon en général, des débats sérieux ont lieu à propos du statut qu'il convient d'accorder à ces heures supplémentaires ajoutées à la journée de travail, mais non comptabilisées : deux heures, souvent trois heures, quelquefois quatre heures après la journée de travail. Or, des gens meurent aujourd'hui de *karôshi*¹ à cause de cette surcharge de travail, ce qui entraîne des procès².

1. Le *karôshi* (lit. « mort par surtravail ») désigne la mort subite de cadres ou d'employés de bureau par hémorragie cérébrale ou arrêt cardiaque suite à une charge de travail trop importante.

2. *Le Monde* du 25 mai 2008, article de Philippe Mesmer.

Avec l'augmentation des activités de service, ont été introduites de nouvelles méthodes d'organisation du travail, en particulier l'évaluation individualisée des performances, la qualité totale et la flexibilité de l'emploi. Ces nouvelles méthodes constituent effectivement une nouvelle technologie de la domination dans le monde du travail contemporain, qui se traduit par l'augmentation des maladies mentales et par l'apparition de nouvelles formes de décompensation et d'aliénation qui vont aujourd'hui jusqu'au suicide sur les lieux de travail. Pourquoi ces nouvelles pathologies, pires que par le passé ? L'enquête a été longue en vue d'identifier « le chemin causal » – pour reprendre ici l'expression proposée par Anne Fagot-Largeault (1986). Les nouvelles méthodes d'organisation du travail, en particulier l'évaluation individualisée des performances, ne s'attaquent pas à la composante individuelle de la sublimation, elles ne s'attaquent pas à l'ingéniosité, elles déstructurent spécifiquement les ressorts *collectifs* de la sublimation. L'évaluation individualisée des performances parvient à générer cette fameuse désolation – la *loneliness*, au sens que donne à ce terme Hannah Arendt (1951) – désolation qui ruine à la fois la confiance et la loyauté entre collègues, qui porte un coup fatal à la dimension éthique de la sublimation aussi bien que du travail collectif, et paralyse la psychodynamique de la reconnaissance. C'est l'attaque contre les réquisits collectifs de la sublimation qui semble spécifiquement en cause, me semble-t-il, dans l'apparition des suicides au travail.

Évidemment, ce survol sommaire des réquisits individuels et collectifs de la santé mentale suggère que la sublimation ne peut pas être considérée comme un simple supplément d'âme, et que l'organisation du travail, par la dimension spécifique qui fait d'elle une méthode de domination, joue un rôle majeur dans la condition de l'être humain. Car la sublimation est cela même dont l'organisation du travail s'efforce de tirer profit. Mais la sublimation

est aussi le chemin incontournable de l'émancipation. En ce point précis se croisent, me semble-t-il, des arguments importants pour discuter la double face objective et subjective de l'aliénation dont parle Stéphane Haber, en particulier à propos de Lukács (1960).

A contrario, c'est dans la mesure où il implique la mobilisation à la fois de l'intelligence au singulier, l'ingéniosité, et de l'intelligence au pluriel, la coopération, que le travail mérite d'être placé au centre de la problématique de la lutte pour l'émancipation, comme le montre de façon particulièrement éloquente la lutte contre la domination de genre. C'est bien par le truchement du rapport au travail que les femmes parviennent à desserrer la domination des hommes. Force est de reconnaître que lorsque les techniques de la domination se transforment, comme c'est le cas actuellement, il n'est pas étonnant que de nouvelles formes d'aliénation et de pathologies surgissent. C'est en partant de l'analyse de ces nouvelles pathologies, qu'Emmanuel Renault rassemble sous le terme de « pathologies sociales » (Renault, 2008a), qu'on peut, me semble-t-il, remonter par un chemin régrédient jusqu'à l'étiologie et à l'élucidation des procédés caractéristiques de la domination et de la servitude dans les sociétés contemporaines. Autrement dit les pathologies mentales sont des opérateurs d'intelligibilité pour remonter jusqu'à la source : les formes nouvelles de la domination qui passent effectivement par le travail.

Mais je voudrais insister sur ce que ces considérations impliquent pour la clinique du travail, comme discipline et comme praxis. Le plus grand danger pour la clinique du travail, c'est l'irénisme, l'angélisme, c'est-à-dire l'euphémisation de la domination et de ses dérives. L'irénisme est le plus sûr chemin qui nous conduirait dans les ornières des conceptions a-théoriques et comportementalistes du stress. L'approche par le stress, dont on voit la caricature dans un rapport récent qui a fait grand bruit à

propos du suicide au travail, implique au moins une méconnaissance, et souvent un déni pur et simple de la clinique du travail en tant que telle, mais c'est aussi une conception qui ne connaît ni le risque psychopathologique, fondamental, inhérent à l'être humain, ni le danger pour la santé des techniques de la domination. À l'intérieur de la clinique du travail, l'irénisme consiste à euphémiser les effets délétères des techniques de la domination sur la santé mentale, et à oublier que les hommes et les femmes ordinaires qui travaillent ne sont pas des héros ; ce sont des êtres sujets au conflit, à l'angoisse, c'est-à-dire fondamentalement des êtres vulnérables qui doivent constamment faire des efforts pour conjurer le risque de décompensation psychopathologique. L'irénisme, enfin, consiste à oublier que la sublimation, si elle est effectivement au principe de la santé mentale et de l'émancipation dans le travail, est et sera toujours une manière de travailler en lutte contre la domination.